



Article scientifique

Article

2009

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Pragmatique du discours: dix ans après

Moeschler, Jacques; Reboul, Anne

How to cite

MOESCHLER, Jacques, REBOUL, Anne. Pragmatique du discours: dix ans après. In: Studia Universitatis Babes-Bolyai. Philologia, 2009, vol. 4, p. 5–28.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:109750>

PRAGMATICĂ / PRAGMATICS

PRAGMATIQUE DU DISCOURS : DIX ANS APRES

JACQUES MOESCHLER¹ et ANNE REBOUL²

ABSTRACT. *Discourse Pragmatics: Ten Years Later.* Ten years after the publication of *Discourse Pragmatics* (Moeschler & Reboul), a retrospect of its principles, contributions and results seems to be necessary. In this respect, the paper highlights the ideas of the research program proposed by Moeschler and Reboul: (i) the model that seeks to capture discourse interpretation must be a pragmatic one; (ii) pragmatics must be understood as inferential pragmatics; (iii) pragmatics must integrate notions such as: global intention and anticipatory hypothesis; (iv) the identification of discourse relations (for instance, temporal reference calculus) is neither a necessary, nor a sufficient condition for discourse interpretation; (v) a pragmatic theory of discourse must be able to predict the conditions that underlie the speaker's coherence judgment.

Keywords: lexical pragmatics; discourse pragmatics; semantics; logic; communicative intention; informative intention; entailment; implicature; explicature; truth-conditions; coherence

1. Introduction

Dix ans après la publication de l'ouvrage d'Anne Reboul et Jacques Moeschler, *Pragmatique du discours* (Paris, Armand Colin), nous aimerions faire le bilan de ce que nous avons proposé dans cet ouvrage a produit lors de ces dix dernières années.

Si l'on cherche les travaux qui ont pris cet ouvrage comme programme de recherche, force est de constater que nos propositions n'ont ni bouleversé le paysage de la linguistique francophone, ni produit un paradigme nouveau en analyse du discours. Cet ouvrage et ses implications ont en effet été davantage ignorés que débattus, sans que l'on puisse cependant tirer une conclusion totalement négative. L'analyse du discours et la linguistique textuelle a persisté dans un programme de recherche que nous avons sérieusement critiqué, et les travaux de pragmatique ne se sont pas davantage intéressés à la question du discours.

¹ Département de linguistique, Université de Genève, Jacques.Moeschler@unige.ch.

² L2C2, Institut des Sciences Cognitives, Lyon, reboul@isc.cnrs.fr.

Cela dit, un certain nombre de faits nous permettent de penser que notre travail n'a pas été totalement inutile. En effet, la plupart des travaux de pragmatique théorique assument pleinement notre hypothèse initiale, à savoir que l'interprétation du discours n'est pas le résultat de procédures, de règles ou encore de principes qui seraient spécifiques au discours. Parallèlement, les travaux de sémantique de discours ont davantage cherché à comprendre comment les relations de discours, organisant sa cohérence, pouvaient être définies formellement dans des modèles sémantiques consistants. D'un autre côté, les travaux se réclamant explicitement du paradigme que nous critiquions ont réduit très significativement leurs perspectives, et se sont engagés dans des questions spécifiques, faisant intervenir des interfaces nouvelles, dont les plus significatives concernent la prosodie et le discours.

Nous aimerions ici rappeler dans un premier temps qu'elles étaient nos principales hypothèses, et surtout les évaluer à l'aune des recherches récentes dans le domaine de la pragmatique et des sciences cognitives. Enfin, dans un dernier temps, nous montrerons quelle perspective et quel programme de recherche la pragmatique du discours peut se donner, en partant des travaux de Jacques Moeschler sur la référence temporelle.

2. Pragmatique du discours : une brève introduction

La pragmatique du discours est née de deux constats: premièrement, les approches cognitives de la compréhension des énoncés n'ont jamais introduit de contraintes externes, de type sociales ou discursives, sur les processus de compréhension des énoncés; deuxièmement, aucune règle, spécifique ou générale, n'a pu être empiriquement ni théoriquement fondée depuis l'émergence des travaux en analyse du discours.

Le premier constat est fondateur de la pragmatique, entendue comme théorie de l'interprétation des énoncés: depuis le travail fondateur de Grice (1989), il est admis que les principes à l'origine de la compréhension des énoncés (du vouloir dire du locuteur) relèvent de principes généraux de la communication et de la rationalité humaine. Le principe de coopération, comme les maximes de conversation, ne sont pas des règles culturelles, qui vaudraient pour le monde occidental par exemple, et qui seraient variables d'une culture à l'autre. Les contre-exemples classiques, selon lesquels certaines cultures imposent de satisfaire aux maximes de quantité ("donnez autant d'information qu'il est requis", "ne donnez pas plus d'information qu'il n'est requis") par opposition aux maximes de qualité ("ne dites pas ce que vous croyez être faux", "ne dites pas ce que pour quoi vous manquez de preuves"), que l'on trouverait par exemple en Grèce et au Japon, ne sont que des interprétations erronées des contraintes conversationnelles de Grice. Si un passant grec vous donne une réponse à une question sur votre chemin et qu'il se trouve que cette réponse est erronée, cela signifie simplement que la maxime de quantité domine sur la maxime de qualité, alors que la culture de l'Europe de l'Ouest préférera la supériorité de la

maxime de qualité sur la maxime de quantité. Les variations culturelles ne sont donc pas des contre-exemples à des principes généraux comme les maximes gricéennes, mais simplement des contraintes sur les hiérarchies entre maximes. (1) semble donc être une préférence de certaines cultures, dans lesquelles il est impossible de ne pas donner de réponse à une question, alors que (2) est une autre préférence :

- (1) Maximes de quantité > maximes de qualité
- (2) Maximes de qualité > maximes de quantité

On peut, par ailleurs, montrer que l'exemple illustrant (2), donné par Grice dans *Logique et conversation* (3), reçoit généralement une interprétation différente de celle de Grice (qui satisfait l'ordre (2)), interprétation qui satisfait au contraire (1):

- (3) A : Où habite C ? B : Quelque part dans le Sud de la France.
- (4) Interprétation gricéenne satisfaisant (2) : B ne sait pas précisément où C habite.
- (5) Interprétation non-gricéenne satisfaisant (1) : B sait où C habite précisément, mais ne veut pas le dire à A.

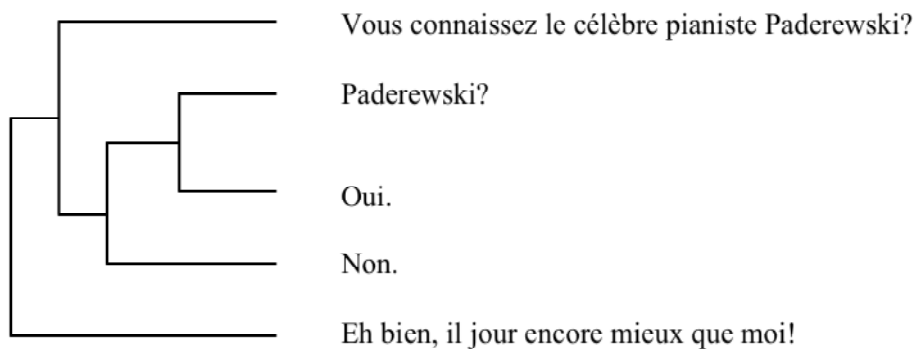
Dans l'interprétation gricéenne classique, B donne l'information la plus forte, ce qui autorise A à inférer qu'il ne peut donner une information plus précise et que donc il ne sait pas précisément où C habite. Dans l'interprétation non-gricéenne, B ne donne pas l'information la plus forte qu'il a à disposition, ce qui permet à B, en fonction des informations contextuelles accessibles, de conclure qu'il ne veut pas dire où C habite précisément. Dans ce cas, le fait de ne pas satisfaire la maxime de quantité ne dépend pas du risque de ne pas satisfaire la maxime de qualité, mais de la volonté de contrôler la quantité d'information à donner relativement aux implicatures que l'interlocuteur est autorisé à tirer. Des réponses comme *Pas de commentaires!* d'un homme politique ne signifient pas qu'il ne sait pas quoi dire, mais qu'il ne veut pas donner les informations souhaitées ou demandées.

Le deuxième constat, l'absence de règles spécifiques au discours, ne veut pas dire que le discours n'est pas contraint minimalement dans son organisation, mais que les règles de discours ne jouent aucun rôle dans la compréhension des énoncés. Prenons un exemple classique de dialogue, que nous avons par ailleurs longuement commenté dans nos premiers travaux sur la conversation (Auchlin, Moeschler & Zenone 1980):

- (6) Grock: Vous connaissez le célèbre pianiste Paderewski?
Le pianiste: Paderewski?
Grock: Oui.
Le pianiste: Non.
Grock: Eh bien, il joue encore mieux que moi!

Cet exemple, utilisé pour montrer les relations de subordination discursive liées à l'enchâssement d'échanges dans une intervention, ce que montre (7), ne fait rien d'autre qu'illustrer le fait trivial que certains actes illocutionnaires créent des attentes de pertinence : une question suppose une réponse, et si une question est suivie d'une question, c'est que la question nécessite une réponse nécessaire à la formulation de la réponse attendue.

(7) Structure hiérarchique de (6):



L'enchâssement en question pourrait d'ailleurs être prolongé (8), comme l'enchâssement syntaxique (9), mais exactement pour les mêmes raisons de difficulté de processing rencontrées en (9), la conversation en (8) ne serait plus possible à suivre, notamment par les spectateurs :

(8) Grock: Vous connaissez le célèbre pianiste Paderewski?

Le pianiste: Paderewski?

Grock: Vous ne le connaissez donc pas?

Le pianiste: Pourquoi?

Grock: Parce que j'aimerais vous raconter une histoire à son sujet.

(9) C'est le chien qui a poursuivi le chat qui a tué le rat qui a mangé le fromage qui était sur la table qui...

Les règles de la conversation, si elles existent, semblent être liées à des questions d'interprétation: les énoncés suscitent des attentes, et les actes de *demander si* (Sperber & Wilson 1986) demandent des actes de *dire que*, et non des actes de *demander si* ou de *demander de*.

Si le discours semble davantage contraint par des principes généraux guidant les interprétations, on peut se demander s'il n'existe pas des principes minimaux qui permettent de rendre compte d'un fait observé par la plupart des approches du discours, notamment dans le domaine anglophone : les discours bien formés, interprétables, semblent **cohérents**, dans le sens où les énoncés ne se succèdent pas de manière

arbitraire les uns à la suite des autres. En d'autres termes, la question est de savoir s'il n'existe pas des principes de cohérence qui joueraient non seulement un rôle dans leur compréhension, mais surtout dans leur production. C'est sur cette question que la proposition de la pragmatique du discours est la plus forte, car outre une définition du discours, elle a montré que les règles de cohérence ne sont ni des conditions nécessaires, ni des conditions suffisantes à la cohérence du discours.

Dans la pragmatique du discours, le discours est défini comme une suite non-arbitraire d'énoncés. *Suite*, cela va de soi : les discours constitués d'un seul énoncé sont rares et atypiques – on peut penser aux lettres anonymes de corbeaux peu scrupuleux comme dans (10) ou dans des SMS plus fréquents :

- (10) Tu vas mourir.
(11) Rendez-vous devant la Fac à midi.

En second lieu, les unités du discours ne sont pas des phrases, pour la simple raison – et ce n'est pas un postulat a priori, mais une conséquence théorique – que les phrases sont des unités linguistiques maximales, constituées de morphèmes (lexicaux et fonctionnels). Nous avons en effet montré dans *Pragmatique du discours* que le discours en lui-même n'est pas une unité scientifiquement pertinente, car il peut se réduire à une suite (non-arbitraire) d'énoncés, alors que les énoncés ne peuvent se réduire, pour leur sens, à la combinaison des morphèmes qui les composent, ce qui est le cas de la phrase. Notre position est sur ce point radicale, dans la mesure où nous défendons les positions suivantes.

- Les morphèmes ne sont pas réductibles aux unités qui les composent, puisque les combinaisons de phonèmes n'expliquent pas sur leurs seules propriétés la signification des unités de rang supérieur.
- Les phrases peuvent être décrites comme la combinaison de morphèmes, lexicaux et grammaticaux. Les règles syntaxiques ne sont pas directement issues des propriétés des morphèmes qui les composent. Par exemple, le principe de C-commande ne dépend pas de la nature des éléments qui interviennent, de même que la structure X-barre des syntagmes lexicaux ne dépend pas de la tête lexicale qui en donne le nom. Ceci permet de comprendre que la sémantique compositionnelle est étroitement liée à la syntaxe, et que par exemple la position des morphèmes dans la phrase ne produit pas les mêmes résultats du point de vue de la signification, comme le montre le contraste entre (12) et (13) :

- (12) Tous les élèves n'ont pas réussi.
= aucun élève n'a réussi tous les élèves ¬(ont réussi)
= quelques élèves n'ont pas réussi ¬(tous les élèves ont réussi)

- (13) Pas tous les élèves n'ont réussi.
= quelques élèves n'ont pas réussi
≠ aucun élève n'a réussi

- Les énoncés, non réductibles aux phrases qui les composent, sont simplement la combinaison d'une phrase et d'un contexte. Ceci explique pourquoi un grand nombre d'énoncés prennent des sens différents dans des contextes différents, à cause de la présence d'indexicaux, comme en (14), mais aussi pourquoi des énoncés contenant des mots non-situationnels comme des anaphoriques (15) peuvent recevoir des significations totalement dépendantes du contexte:

(14) a. Je suis heureux.
b. Il fait beau ici.

(15) a. Ils vont encore augmenter les impôts.
b. A Cluj, ils conduisent comme des fous.
c. Le patron licencia l'ouvrier parce qu'il était un communiste convaincu.

Ces exemples sont bien connus, et ne méritent pas de commentaires approfondis. En revanche, si l'on projette la définition de l'énoncé au niveau des unités pertinentes, on arrive à la conclusion que l'énoncé n'est plus une unité linguistique, mais une unité pragmatique: comprendre un énoncé, c'est donc être capable de déterminer à la fois la signification linguistique et son interaction avec des éléments contextuels pour en déterminer le sens. En d'autres termes, les phrases peuvent avoir des significations différentes (elles peuvent être ambiguës linguistiquement), mais les énoncés n'ont qu'un seul sens³.

Si l'énoncé n'est pas réductible à la phrase, unité linguistique maximale, alors cela signifie que l'unité pragmatique qu'est l'énoncé est la seule unité de ce niveau qui soit une unité scientifiquement pertinente, comme nous le disions dans *Pragmatique du discours*. Pourquoi, dès lors, si le discours est constitué d'une *suite non-arbitraire d'énoncés*, le discours ne serait justement pas une unité scientifiquement pertinente, à savoir non-réductible aux éléments qui le composent (les énoncés). La question est d'autant plus légitime que nous avons explicitement affirmé et défendu la thèse selon laquelle l'interprétation d'un discours ne se réduit pas à la somme des interprétations des énoncés qui le constituent. Un discours, s'il n'est pas réductible à la somme de ses énoncés, ne serait-il pas un candidat pour la définition formelle d'une unité scientifiquement pertinente, ce que nous avons, à la suite de Searle, appelé un *fait émergent* 2⁴?

³ Cela signifie que dans les phénomènes de significations secondaires (actes de langage indirects, implicatures), le sens de l'énoncé est réductible à son contenu implicite, et non à son contenu explicite.

⁴ Voici la définition formelle d'une unité émergente 2:

“Un fait F' est émergent 2 ssi

(i) F' est émergent 1.

(ii) F' a des pouvoirs causaux qui ne peuvent s'expliquer par les interactions causales de a, b, c ...”.

(Reboul & Moeschler 1998, 43)

L'argument principal est double: d'une part, il faudrait, pour que le discours soit un *fait émergent 2* et non simplement, ce que nous affirmons fortement, un *fait émergent 1*⁵, que des règles qui soient indépendantes des unités qui le composent puissent être formulées; d'autre part, l'interprétation du discours est le résultat d'un processus complexe de formation / confirmation d'hypothèses, qui n'est pas réductible à la somme de l'interprétation des énoncés qui le composent.

Ces deux points, qui constitueront les éléments conclusifs de cette brève introduction à la pragmatique du discours, sont basés à la fois sur des arguments empiriques et des arguments théoriques.

Du point de vue empirique, il a été noté qu'un grand nombre de discours sont **cohérents**, sans que pour autant des marques linguistiques soient présentes. Pis, il est facile de trouver des exemples où la présence de marques de cohésion n'assure en rien la cohérence du discours. (16) illustre le premier exemple, et (18) le second:

- (16) a. L'opération allait coûter cher... Il y avait bien l'oncle Arthur. b. Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. c. L'herbe est verte. Il a plu tout l'été.

Dans (16a), l'inférence qui est autorisée est que l'oncle Arthur peut payer l'opération; les deux segments de discours sont donc en relation de cohérence, puisque le second infirme la conclusion du premier ("il sera impossible de payer l'opération"). (16a) aurait très bien pu être réalisé par (17a), version plus explicite. La fameuse phrase de César – traduite en français en (16b) – signale simplement, par l'ordre des phrases, l'ordre temporel; on notera en effet que le passé composé en français n'a pas la propriété, contrairement au passé simple, d'imposer l'ordre temporel; (17b) pourrait être une traduction plus explicite que (16b). Enfin, en (16c), c'est l'ordre inverse qui est le cas, qui permet l'interprétation causale, explicitée en (17c):

- (17) a. L'opération allait coûter cher, mais l'oncle Arthur pourrait les aider à la payer. b. Je suis venu, ensuite j'ai vu et enfin j'ai vaincu. c. L'herbe est verte parce qu'il a plu tout l'été.

Dans (18), toutes les marques de cohésion, connecteurs et anaphores, sont présentes, mais le discours n'est pas pour autant cohérent. (18) ressemble sur ce point au célèbre exemple rapporté par Frith (1996, 129), qui l'emprunte lui-même à Bleuler – cf. (19) :

⁵ Voici la définition formelle de l'émergence 1:

"Un fait F est émergent 1 ssi

(i) F est composé d'éléments a, b, c ...

(ii) F a des propriétés qui ne sont pas, ou pas nécessairement celles de a, b, c ...

(iii) Les propriétés de F sont expliquées par les interactions causales qui se produisent entre a, b, c ...: ce sont des 'caractéristiques causalement émergentes' ". (Reboul & Moeschler 1998, 43-44)

- (18) Jean a acheté une vache. **D'ailleurs elle** est rousse comme un écureuil. **Il** vit dans la forêt et hiberne l'hiver. **Mais il** est très froid dans la région.
- (19) Et puis, j'ai toujours aimé la géographie. Le dernier professeur que j'ai eu dans cette discipline était le Pr Auguste A. Ses yeux étaient noirs. J'aime aussi les yeux noirs. Il y a aussi des yeux bleus et des gris et d'autres sortes encore. J'ai entendu dire que les serpents ont les yeux verts. Tout le monde a des yeux. Il y en a aussi qui sont aveugles. Ces aveugles sont guidés par un garçon. Ça doit être terrible de ne pas pouvoir voir. Il y a des gens qui ne peuvent pas voir et qui, en plus, ne peuvent pas entendre. J'en connais certains qui entendent trop. Il y a beaucoup de gens malades au Burgholzli; on les appelle les patients.

On constate donc qu'aucun argument empirique ne permet de soutenir que le discours serait le produit de règles qui lui soient propres. Si cette conclusion, empirique, est confirmée, alors la thèse selon laquelle le discours serait une unité émergente 2 est difficile à défendre. Ceci n'est pas vraiment surprenant, car il ne reste à l'heure actuelle que les partisans d'une approche résolument constructiviste de l'analyse du discours pour défendre une telle proposition, selon laquelle le sens n'est pas associé à des unités pragmatiques comme les énoncés, mais le résultat d'une construction interactive dont le lieu de réalisation est le discours ou la conversation⁶.

Revenons maintenant au second point, qui constituera la conclusion de cette présentation, celui du contenu de la compréhension d'un discours. Dans *Pragmatique du discours*, nous distinguons deux niveaux de compréhension, le niveau local, celui des énoncés, et le niveau global, celui du discours. Comme nous nous situons dans la perspective gricéenne de la signification non naturelle, selon laquelle la compréhension d'un énoncé ne passe pas simplement par la reconnaissance de l'intention informative du locuteur (ce qu'il veut communiquer) mais aussi par la reconnaissance de son intention communicative (son intention de communiquer une intention informative), cela implique que l'*interprétation d'un énoncé* et l'*interprétation d'un discours* renvoient au double processus de découverte d'intention informative et communicative. Nous avons donc formulé le problème de l'interprétation du discours de la manière suivante.

- L'interprétation du discours se fait sur la base de l'interprétation de l'intention informative globale et de l'intention communicative globale du locuteur ; en d'autres termes, l'interlocuteur doit être capable, si possible à tout moment du processus de compréhension d'un discours, de déterminer l'intention informative et communicative globale du locuteur.

⁶ On remarquera que ces approches, issues de l'ethnométhodologie classique, sont incapables de dire quoi que ce soit sur le texte écrit, et notamment sur le texte de fiction. L'un des auteurs de cet article (cf. Reboul 1992, 2008) a montré comment comprendre un certain nombre de traits du discours fictionnel dans le cadre d'une théorie pragmatique de la fiction (analogie fiction-métaphore, rôle de la perspective interne, ironie auctoriale, métareprésentation, etc.).

- De telles intentions globales ne peuvent cependant se déterminer que sur la base des intentions informatives et communicatives locales, qui sont elles associées aux énoncés qui composent le discours.
- Comme le processus de compréhension est un processus de formation et de confirmation d'hypothèses (tant au niveau de l'énoncé qu'à celui du discours), la détermination de l'intention informative globale (ce que le locuteur veut communiquer avec son discours) ne peut se réduire à la somme des hypothèses locales.

Nous avons, dans *Pragmatique du discours*, donné deux exemples tirés de la littérature, illustrant comment l'intention informative globale est construite sur la base du processus de formation et de confirmation d'hypothèses. Nous allons, pour le plaisir, reproduire l'exemple du *Voyages dans le midi*, de Stendhal:

- (20) (a) Oserai-je raconter l'anecdote que l'on m'a confiée en prenant le frais à l'ombre du mur d'un cimetière dans une pièce de luzerne à la verdure charmante? (b) Pourquoi pas? (c) Je suis déjà déshonoré comme disant des vérités qui choquent la mode de 1838:
(d) Le curé n'était point vieux; (e) la servante était jolie; (f) on jasait, ce qui n'empêchait point un jeune homme du village voisin de faire la cour à la servante. (g) Un jour, il cache les pincettes de la cuisine dans le lit de la servante. (h) Quand il revint huit jours après, la servante lui dit: (i) "Allons, dites-moi où vous avez mis les pincettes que j'ai cherchées partout depuis votre départ. (j) C'est là une bien mauvaise plaisanterie." (k) L'amant l'embrassa, les larmes aux yeux, et s'éloigna.
(Stendhal, *Voyage dans le midi*, Divan, 115)

Notre interprétation de ce texte est la suivante: Stendhal, dans les énoncés (20a) à (20d)⁷, incite l'interlocuteur à construire une hypothèse sur son intention informative globale:

- (21) Stendhal va justifier sa mauvaise réputation.

Cette hypothèse permet la construction d'une hypothèse anticipatoire, donnée en (22):

- (22) Stendhal va raconter une anecdote choquante.

Ces deux hypothèses sont basées sur les énoncés (20a-c) et la seconde est dérivée de la première. Le récit, qui commence avec (20d), introduit le curé et la servante en leur prêtant des attributs (jeunesse, beauté) qui ne sont pas sans rapport avec l'hypothèse anticipatoire (22). Plus précisément, ces énoncés vont permettre de raffiner l'hypothèse globale de Stendhal et de l'hypothèse anticipatoire:

⁷ C'est d'ailleurs la seule fonction de ce paragraphe.

(23) Stendhal va justifier sa mauvaise réputation en s'en prenant au clergé.

(24) Stendhal va raconter qu'un curé couche avec sa servante.

Dans la suite du texte, (20f) a une double fonction, confirmer les deux hypothèses (23) et (24) et compliquer (24) par l'intervention du jeune homme:

(25) Stendhal va raconter que le curé couche avec la servante et c'est l'amoureux qui va mettre le fait en évidence.

(20g) pose le cadre dans lequel (25) va être confirmé et permet de faire une hypothèse sur ce qui va se passer dans la suite du récit:

(26) Si la servante couche dans son lit, elle trouvera les pincettes. Sinon, c'est qu'elle couche dans le lit du curé.

(20h-k) confirment que la servante ne couche pas dans son lit et qu'elle a une relation coupable avec le curé. (26) est donc confirmé, tout comme (25), (24), (23), ainsi que les hypothèses initiales (21) et (22). Cet exemple montre donc comment une hypothèse globale est construite, formée sur la base d'indices (expositifs), et par la suite confirmée par d'autres indices (narratifs). Ce qui est remarquable dans cet exemple, c'est que le contenu même de l'intention informative globale ("le curé couche avec la servante") n'a pas besoin d'être explicité, car il découle naturellement de la narration⁸.

Nous avons ainsi défini les grandes lignes d'une théorie pragmatique du discours. Celle-ci est basée sur la reconnaissance et la construction d'intentions informatives et communicatives locales et globales. Ces processus sont des processus de formation et de confirmation d'hypothèses, et ne sont en aucun cas spécifiques au discours: ils relèvent simplement de processus de haut niveau cognitif⁹.

⁸ Il en va de même des histoires drôles. Celles-ci ne donnent jamais explicitement le contenu de l'intention informative globale: ou celui-ci est trop complexe (1) ou alors il tomberait à plat (2). En voici deux exemples, qui illustrent respectivement le premier et le second point.

(i) Un monsieur entre dans une confiserie et demande un gâteau; il l'échange ensuite contre un petit verre de liqueur. Il le boit et veut sortir sans payer. Le patron le retient. "Que voulez-vous?" – "Payez votre liqueur." – "Mais je vous ai donné un gâteau en échange." – "Vous ne l'avez pas payé non plus..." – "Mais je ne l'ai pas mangé."

(ii) "Est-ce que le docteur est chez lui", demanda le patient d'un murmure bronchitique. "Non", murmura la jeune et jolie femme du docteur, "entrez donc".

⁹ Frederick Newmeyer, dans un article récent (Newmeyer 2009), montre de manière identique que la propriété de récursivité en syntaxe n'a aucune motivation linguistique: elle handicape en effet fortement le traitement syntaxique. En revanche, elle est une propriété fondamentalement cognitive, car la pensée est réflexive (cf. aussi Sperber & Wilson 1986). Pour le rôle de la récursivité pour le langage et son origine, cf. Hauser, Chomsky & Fitch (2002).

Quelles sont les recherches actuelles en pragmatique ? Les derniers développements confirment-ils ou infirment-ils les hypothèses de cette section ? Nous aimerions maintenant donner quelques éléments de recherches théoriques et expérimentales qui montrent que les grandes lignes que nous avons esquissées sont en effet davantage confirmées qu'infirmeries.

3. Pragmatique théorique et expérimentale

Ce qui a fondamentalement changé depuis la publication de *Relevance* en 1986 et de sa deuxième édition en 1995, c'est une intégration plus précise des travaux de pragmatique dans le cadre des sciences cognitives, notamment avec l'idée que la signification non-naturelle de Grice, à l'origine de la communication comme processus ostensif-inférentiel, est un cas particulier d'activation de la **théorie de l'esprit**. En d'autres termes, si nous sommes capables de "lire dans l'esprit" de nos interlocuteurs, ce n'est ni le hasard, ni le résultat de conventions sociales ou linguistiques, mais le résultat de l'application de ce que Dennett (1990) a appelé la *stratégie de l'interprète*: nous attribuons à autrui non seulement une présomption de comportement rationnel, mais nous lui attribuons des intentions, des croyances, en bref des états mentaux¹⁰. En d'autres termes, la fondation théorique de la pragmatique s'est particulièrement renforcée par les acquis théoriques et empiriques autour du concept fondateur de théorie de l'esprit.

Comme illustration d'un travail empirique récent, nous mentionnerons la thèse de Sandrine Zufferey (2007), qui analyse l'acquisition et le développement des connecteurs causaux *parce que*, *car* et *puisque*, et qui démontre, à la fois par le recours à des données de corpus comme *Childes* et d'expériences sur des adultes et des enfants, que les phénomènes associés à la *métacognition* sont acquis plus tardivement que ceux ayant trait à la *métacomunication*: en d'autres termes, pour les trois usages de *parce que*, donnés en (27) (Sweetser 1990), l'ordre d'acquisition (28) confirme l'ordre de complexité cognitive, et montre que les capacités de métareprésentation communicative (*métacomunication*) sont plus simples cognitivement que la métareprésentation au sens fort, ou *métacognition*:

- (27) a. Jean est revenu parce qu'il l'aime. b. Tu viens au cinéma ce soir, parce qu'il y a un bon film au Rex? c. Jean l'aime, parce qu'il est revenu.
(28) *parce que* causal (a) & *parce que* acte de langage (b) < *parce que* épistémique (c)

Cela a, d'une manière générale, eu des implications théoriques sur la manière de décrire le processus de compréhension des énoncés. En effet, la Pertinence a introduit de manière explicite une procédure de compréhension, qui est fondamentalement liée à l'accessibilité des hypothèses (Wilson & Sperber 2004, 613, notre traduction):

¹⁰ La théorie de l'esprit est particulièrement importante dans deux domaines empiriques: celui de la fiction et de l'autisme. Cf. Reboul (2008) et Reboul & Foudon (2008) pour une approche de l'ironie auctoriale et de l'autisme respectivement.

- (29) Procédure de compréhension de la pertinence: a. Suivez le chemin du moindre effort dans le calcul des effets cognitifs : testez les hypothèses interprétatives dans l'ordre de l'accessibilité. b. Arrêtez lorsque vos attentes de pertinence sont satisfaites (ou abandonnées).

Le chemin du moindre effort nous demande de chercher l'interprétation la plus pertinente, à savoir celle qui minimise les efforts de traitement pour obtenir des effets cognitifs. La procédure de compréhension suppose donc qu'il n'y a pas d'efforts cognitifs superflus ou inutiles dans le calcul des effets cognitifs, et l'accessibilité de l'intention informative du locuteur ne passe pas simplement par une procédure qui irait du sens le plus littéral au sens le moins littéral. Sur ce point, les travaux de Gibbs (1994) montrent que les sujets accèdent au sens d'une métaphore sans passer par le sens littéral et la découverte de son caractère inapproprié, comme la fausseté (*contra* Searle 1982).

Si des travaux expérimentaux nous sont maintenant disponibles sur des questions comme les implicatures scalaires, la métaphore, l'ironie, les phrases comparatives (cf. respectivement Noveck, Gibbs, Sperber, Reboul), et nous permettent de conclure que du point de vue cognitif, les significations secondaires sont acquises plus tardivement, bien après l'acquisition du lexique et de la syntaxe, la contribution empirique la plus importante de la pragmatique est maintenant engagée dans le domaine du lexique. Le terme *pragmatique lexicale* est maintenant bien accepté, et conforté depuis les travaux de Horn sur les échelles quantitatives (Horn 1972, 1989, 2007, 2008) et plus récemment dans les travaux issus de la Pertinence (Carston 2002, Wilson 2006, Wilson & Carston 2007).

Nous aimerions donner quelques exemples qui montrent comment des phénomènes simples d'enrichissement pragmatique affectent l'interprétation des items lexicaux. Soient les séries d'exemples suivants:

- (30) Marie cherche à rencontrer un *célibataire*. La Hollande est *plate*, donc idéale pour des vacances à vélo. Axel a *coupé* la pelouse. *Quelques* étudiants ont réussi le test de pragmatique.
- (31) Federer est le nouveau *Sampras*. J'ai besoin d'un *kleenex*. Je ne peux pas manger: mon steak est *cru*. Notre jardin est un *rectangle* de 2500 m².
- (32) Mes assistantes sont des *perles*. Abi est une *princesse*. Jacques est un *bulldozer*. Ce chirurgien est un *boucher*.

Comment expliquer le sens précis des mots en italique? Plus précisément, comment comprendre que, en (30), *célibataire* signifie "jeune homme non marié éligible pour le mariage, bien sous tout rapport, qui plaise à Marie pour un projet de vie future dans le cadre du mariage", que *plat* signifie "sans montagnes ni montées, agréable pour un vélo de détente et des non-sportifs", *couper* "enlever la partie supérieur

de l'herbe de quelques cm à l'aide d'une tondeuse à gazon", *quelques* "quelques seulement". De même, mais avec des effets différents, *Sampras* veut dire "le meilleur joueur de tennis du monde, dont le jeu est élégant, fin et efficace", *kleenex* "mouchoir en papier jetable", *cru* "pas assez cuit", et rectangle "forme géométrique ressemblant approximativement à un rectangle". Enfin, *perle*, *princesse*, *bulldozer*, *boucher* font émerger des significations qui peuvent varier dans certains contextes¹¹. Dans le contexte intentionné par (32), on peut penser que ces lexèmes impliciteraient respectivement "personne qui fait le travail de manière diligente, intelligente et efficace" (*perle*), "personne belle, adorable et susceptible de trouver dans sa vie d'adulte une personne du sexe opposé comparable à un prince charmant" (*princesse*), "personne qui détruit tout sur son passage" (*bulldozer*), ou encore "mauvais chirurgien" (*boucher*).

Dans ces trois séries d'exemples, les concepts qui sont associés aux entrées lexicales des lexèmes sont spécifiés, à savoir plus précis (30), moins précis ou élargis (31) ou encore étendus à des domaines de ressemblance (32). Dans la Pertinence, ces CONCEPTS* sont appelés *concepts ad hoc*. Sans entrer dans une discussion sur la légitimité de la notion de concept *ad hoc* (cf. Reboul 2007 pour une critique radicale), nous aimerions juste indiquer ici le point suivant (Carston 2002):

- en (30), la spécification implique une augmentation des informations sur l'ensemble des hypothèses qui définissent l'entrée encyclopédique du concept: CÉLIBATAIRE* contient plus d'informations que CÉLIBATAIRE;
- en (31), l'élargissement implique au contraire une modification des l'entrée logique du concept: CRU* n'implique pas NON-CUIT, comme le fait CRU, mais implique CUIT À UN DEGRÉ INSUFFISANT POUR ÊTRE MANGÉ;
- en (32), c'est à la fois une modification des entrées logique et encyclopédique du concept PERLE qui définit PERLE*.

L'hypothèse de la pragmatique lexicale, dans la Pertinence, est donc que des processus tout à fait généraux, liés aux entrées encyclopédiques et logiques des concepts¹², sont à l'origine de l'enrichissement pragmatique, à savoir de la spécification, de l'élargissement et de l'extension métaphorique. Ces processus sont suffisamment généraux pour donner lieu à un traitement homogène et identique de phénomènes qui, jusque-là, étaient formulées de manière *ad hoc* et non satisfaisante (cf. Searle 1982 par exemple).

¹¹ Cela ne vaut pas pour *boucher*, qui associé à *chirurgien*, convoque toujours les mêmes connotations.

¹² On rappellera qu'un concept est formé d'une entrée lexicale, d'une entrée logique et d'une entrée encyclopédique. Les concepts sont les mots du langage de la pensée, ou mentaux (*mentales*). Cf. Fodor (1975) et Jackendoff (1983) pour une justification du mental, Pinker (1999) pour une argumentation plus générale, Sperber & Wilson (1986) pour une description adaptée à la pertinence, et Reboul (2007) pour une encyclopédie de la littérature sur les concepts et une position reliant évolution, lexique et syntaxe.

Nous avons vu que le recours à la pragmatique est nécessaire dès le traitement lexical. Ce que J. Moeschler a développé récemment (Moeschler à paraître) est une explication généralisée de l'interface sémantique-pragmatique, notamment en montrant le rôle fondamentale des explicites (*explicatures*). Voici les exemples qui nous ont servi d'argument empirique principal:

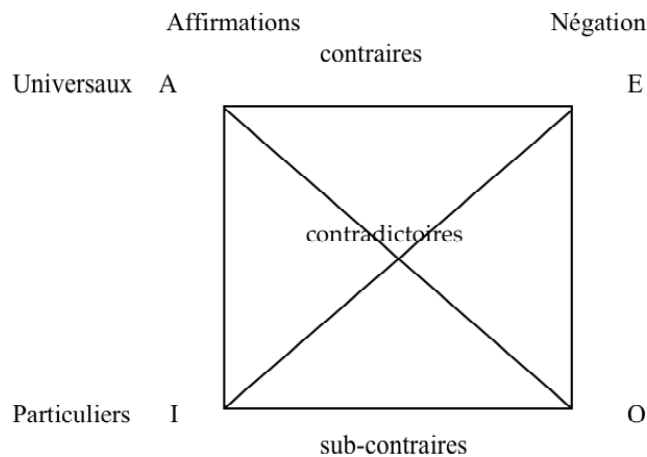
- (33) a. Quelques linguistes connaissent la logique. b. Quelques linguistes ne connaissent pas la logique.

Dans l'interprétation pragmatique néo-gricéenne (Horn 1989, 2004, 2008), (33a) implicite-Q(uantitativement) (34a), et (33b) (34b):

- (34) a. Il est faux que tous les linguistes connaissent la logique. b. Il est faux qu'aucun linguiste ne connaît la logique.

En d'autres termes, les particuliers (positifs et négatifs) implicite la négation des universaux (positifs et négatifs respectivement). Si l'on reprend le fameux carré logique d'Aristote (35), alors on peut affirmer les relations logiques (implication ou entraînement ou *entailment*) et pragmatiques (implication conversationnelle généralisée ou *implicature*) (36), selon le principe des implicatures scalaires donné en (37):

- (35) Le carré logique d'Aristote :



- (36) a. Implication logique: $A \rightarrow I$; $E \rightarrow O$ b. Implicature conversationnelle: $I \rightarrow \neg A$; $O \rightarrow \neg E$

- (37) Si F et f appartiennent à une échelle quantitative $\langle F, f \rangle$, où F est le terme fort et f le terme faible, alors a. $F \rightarrow f$ b. $f \rightarrow \neg F$

Dans Moeschler (à paraître, chapitre 2), nous avons montré que si *<tous, quelques>* forment une échelle quantitative, tel n'est pas le cas de *<aucun, quelques...ne pas>*. Nous avons montré que si la relation (38) est acceptable, (39) ne l'est pas:

- (38) Quelques linguistes connaissent la logique +> il est faux que tous les linguistes connaissent la logique
 (39) Quelques linguistes ne connaissent pas la logique +/> il est faux qu'aucun linguiste ne connaît la logique

Notre solution passe par le fait que *quelques* et *quelques ne pas* reçoivent une lecture pragmatique plus spécifique correspondant respectivement pour (33) à (40):

- (40) a. Quelques linguistes *seulement* connaissent la logique. b. Quelques linguistes *seulement* ne connaissent pas la logique.

Dès lors, on échappe à l'aporie de Horn (2004), selon laquelle (33a) et (33b) communiquent la même proposition, à savoir la conjonction des particuliers (I & O), à savoir (41), qui est trivialement vraie¹³:

- (41) Quelques linguistes connaissent la logique et quelques linguistes ne connaissent pas la logique.

On arrive ainsi à la conclusion que ce que la perspective néo-gricéenne des implicatures conversationnelles généralisée (Levinson 2000) considère, à la suite de Gazdar (1979), comme des implicatures scalaires ou implicatures quantitatives, n'est en fait que des explicitations (*explicatures*) de la forme logique de l'énoncé. En d'autres termes, ce sont des aspects vériconditionnels des énoncés, et non des aspects non-vériconditionnels des énoncés.

¹³ (44) est trivialement vraie dans le sens où elle correspond au sens logique des sub-contraires: des propositions sub-contraires ne peuvent être fausses ensemble, mais vraies ensemble, comme le montre la table de vérité suivante, qui correspond au *ou* inclusif (v):

P	Q	P ∨ Q
1	1	1
1	0	1
0	1	1
0	0	0

On peut ajouter que l'implicature devient très bizarre, puisque si *quelques* opèrent une restriction dans son sens pragmatique (*quelques X ≠ tous les X*), la conjonction de *quelques X Y* et de *quelques X non-Y* donne en fait l'inclusion des deux sous-ensembles (des linguistes et de ceux qui connaissent la logique).

La pragmatique, au sens restreint – liée à l'énoncé — s'introduit donc dans la sémantique pour déterminer le sens des unités en usage¹⁴. Cette conclusion n'est pas triviale et elle est fondamentale pour la perspective que nous adoptons sur le discours (pragmatique au sens large). En effet, il est généralement admis, dans la plupart des approches du discours, que les phénomènes sémantiques ne sont pas contaminés par l'usage, et que la sémantique qui intervient dans la compréhension des énoncés est strictement codique ou linguistique¹⁵. Comme nous venons de le voir, l'intrusion pragmatique est constante dès le niveau de l'énoncé et il ne saurait dans ce cas y avoir d'interprétation du discours qui ne soit pas contaminée par des phénomènes d'intrusion pragmatique.

Nous aimerions montrer comment une telle intrusion se manifeste simplement dans le cas des révisions, à savoir d'usage métalinguistique, de la négation.

Dans l'interprétation sémantique classique, les énoncés en usage métalinguistique de la négation sont des révisions d'un usage ordinaire de la négation. En d'autres termes, les énoncés en (42) sont traités comme impliquant (43). Ceci suppose qu'en (44), les implications pragmatiques, lexicales, ou les présuppositions en (43) sont annulées, puisque les révisions leur sont contradictoires. Les propositions (45) sont en effet logiquement impliquées par (47), et donc plus fortes car vériconditionnelles:

(42) a. Anne n'a pas trois enfants. b. Nous n'aimons pas Bridget. c. Marie ne regrette pas d'avoir échoué.

(43) a. Anne a deux enfants. b. Nous détestons Bridget. c. Marie a échoué.

(44) a. Anne n'a pas trois enfants, mais quatre. b. Nous n'aimons pas Bridget, nous l'adorons. c. Marie ne regrette pas d'avoir échoué, puisqu'elle a réussi.

(45) a. Anne a quatre enfants. b. Nous adorons Bridget. c. Marie a réussi.

Formellement, la stratégie par retraitement suppose que la signification linguistique accordée à la négation est ce qu'on appelle en logique et en sémantique formelle la portée étroite, celle qui modifie le prédicat. La portée large (celle qui annule les implicatures comme les présuppositions) serait donc un phénomène pragmatique spécifique, disponible lorsque la valeur par défaut est contredite par des informations nouvelles, notamment linguistiques. Sans entrer dans le débat qui consiste à savoir si les

¹⁴ Nous ne sommes pas très loin des présupposés de l'approche de Ducrot, notamment dans son idée de pragmatique intégrée (à la sémantique). Le terme utilisé aujourd'hui (*intrusion pragmatique*) signale qu'il s'agit davantage d'une question d'usage que d'une question linguistique.

¹⁵ On renvoie ici à la vision classique du lexique, qui réfère, notamment, pour les phénomènes scalaires, à des notions comme "vocabulaire axiologique", ou encore, en face d'effets de sens pragmatique, à la théorie de la "connotation" de Hjelmslev.

unités lexicales ont ou n'ont pas une signification par défaut¹⁶, on peut se demander si la stratégie de la révision est légitime (cf. Moeschler 1997, Carston 2002).

Or de nombreux travaux sur les implicatures scalaires notamment (cf. Chierchia 2004) font une hypothèse radicalement opposée: la signification linguistique est la signification la plus large, et l'usage en contexte suppose un rétrécissement du sens¹⁷.

Quelles sont les conséquences des approches de pragmatique lexicale? La conséquence la plus immédiate est que si l'on veut comprendre la manière dont nous interprétons des discours, nous devons activer des dispositifs pragmatiques en première instance, énoncé par énoncé. On voit donc qu'au niveau local – celui que nous avons appelé des intentions informatives locales – nous sommes déjà dans le traitement de processus pragmatiques complexes, impliquant notamment la recherche d'effets cognitifs et d'interprétations plus spécifiques (ou plus larges) que la sémantique nous le demanderait. Pouvons-nous dès lors envisager une description précise des mécanismes pragmatiques en jeu dans l'interprétation des discours?

4. Retour au discours

Comment la pragmatique lexicale peut-elle contribuer à une approche générale de pragmatique du discours? Nous aimerions donner quelques arguments, basés sur des faits empiriques, qui permettent de voir comment les processus de compréhension sont activés dans le traitement du discours.

Tout d'abord, et cela en fonction des principales hypothèses de la pragmatique du discours, nous envisageons la compréhension du discours comme un processus dynamique. Cela veut dire qu'il est basé sur des informations qui peuvent être partielles, et que la compréhension produit nécessairement des conclusions provisoires, basées sur des hypothèses anticipatoires.

Notre capacité à anticiper, à projeter des hypothèses (*assumptions*) peut notamment se manifester dans la compréhension des récits. Dans le récit, le temps avance avec le discours, et la question cruciale, du point de vue temporel, est de pouvoir localiser les éventualités les unes par rapport aux autres dans le flux du temps. Cette

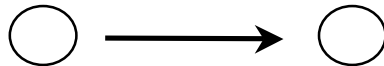
¹⁶ Pour présenter les choses de manière synthétique, les approches de pragmatique lexicale se divisent en deux grandes catégories, selon qu'elles acceptent ou non d'associer des valeurs par défaut aux items lexicaux. Ainsi, la théorie des implicatures conversationnelles généralisées de Levinson comme celle des échelles de Horn sont des théories du défaut, alors que la pertinence n'attribue aucune valeur par défaut aux items lexicaux. Ceux-ci sont les entrées de concepts, et leur sens en usage active un concept ad hoc à chaque fois spécifique ou élargi.

¹⁷ On remarquera que cette approche est constante à toutes les approches pragmatiques issues des travaux de Grice, en d'autres termes qui adoptent le principe du rasoir d'Occam modifié, selon lequel il ne faut pas augmenter les significations au-delà de ce qui est nécessaire. Un bon exemple de ce mécanisme est donné par la sémantique et la pragmatique de *ou*: sa sémantique est son sens inclusif (le plus large) et sa pragmatique (dérivée) est son sens restreint, exclusif. Cf. Moeschler & Reboul (1994) pour une illustration explicite.

capacité d'identification est soit signalée, à l'aide d'indices linguistiques, comme les temps verbaux, soit laissée à la responsabilité du lecteur.

Le système des temps verbaux en français est, de ce point de vue, remarquable, puisqu'il constitue un ensemble d'indices suffisamment précis, mais aussi suffisamment flexibles pour permettre des révisions contextuelles. On sait, ce qui a donné lieu à une description précise dans Moeschler et al. (1998), que le passé simple fait avancer le temps, que l'imparfait offre une vision interne, subjective à une éventualité, que le passé composé est neutre directionnellement et que le plus-que-parfait a une directionnalité inverse de celle du passé simple. En d'autres termes, les temps du passé permettent d'induire les mouvements temporels suivants d'un énoncé à l'autre:

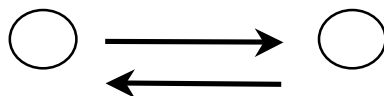
(46) Passé simple



(47) Imparfait



(48) Passé composé



(49) Plus-que-parfait



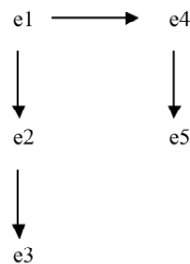
Les exemples suivants illustrent ces quatre cas :

- (50) Axel frappa Abi. Elle hurla de douleur.
- (51) Axel frappa Abi. Elle lui était insupportable.
- (52) Axel a frappé Abi. Elle a crié.
- (53) Axel frappa Abi. Elle avait poussé son cri insupportable.

Ces mouvements temporels sont simples et relativement facile à calculer. Les temps verbaux donnent des indices et permettent de se retrouver sur la ligne du temps.

Voici par exemple un diagramme qui permet de suivre le mouvement du temps d'un énoncé à un autre:

(54) Un exemple de trajet temporel



Ce chemin temporel correspond au texte suivant (M. Crichton, *Turbulences*) :

- (55) Emily Jansen poussa un soupir de soulagement (e1). Le long vol approchait de son terme (e2). Le soleil filtrait par les hublots de l'avion (e3). Assise dans son giron (e4'), la petite Sarah cligna les yeux dans cette lumière inhabituelle (e4) tandis qu'elle aspirait bruyamment la fin de son biberon (e5).

Dans ce chemin le temps avance, mais seulement en e4. Rien de plus n'est nécessaire pour comprendre les relations temporelles: l'imparfait nous indique que le temps n'avance pas, et la participiale (*assise dans son giron*) peut être reconstruite sur la même ligne temporelle que e4, comme le montre (56):

(56)



Quel rapport cet exemple a-t-il avec notre propos initial? Tout d'abord, il montre que ces processus complexes peuvent être représentés de manière simple: la procédure de compréhension demande d'accéder aux hypothèses les plus accessibles. Dès qu'un événement fixe un moment de référence dans le temps du récit, celui-ci est utilisé pour construire la référence temporelle de l'événement suivant. Il est évident que de tels schémas sont progressivement abandonnés sauf probablement pour ce qui est des indications calendaires. Ainsi, le titre du chapitre donné avec une indication temporelle et spatiale (*À bord du TPA 545 5h18*) permet d'englober l'ensemble des événements du chapitre dans le lieu indiqué et de faire démarrer la référence temporelle à 5h18:

(57)

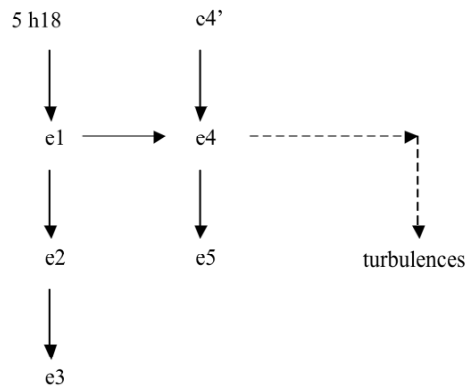


Mais si le discours n'était constitué que d'étapes de calculs inférentiels ponctuels, avec une mémoire en permanence mise à jour et un système de calcul de la référence temporelle fonctionnant comme un curseur d'une taille limitée (on peut penser ici au fameux nombre 7 et sa relation avec la mémoire à court terme), nous n'aurions pas besoin d'un dispositif de pragmatique du discours et de formation d'hypothèses anticipatoires globales. Pour les lecteurs de Crichton, le début de son roman donné en (55) ne peut que constituer un indice qu'à la tranquillité du réveil des passagers du vol TransPacific 545 va succéder une série d'événements catastrophiques. C'est parce que le lecteur est engagé dans un roman à suspense qu'il convoque un contexte de catastrophe à venir qui permet de faire l'hypothèse que le calme du petit matin n'est que temporaire et que la vie des passagers mis en premier plan peut être en danger.

De telles inférences ne sont possibles que parce qu'au-delà du simple calcul des événements initiaux, un événement dramatique est inféré: c'est exactement ce à quoi sert la notion d'hypothèse informative globale. Le lecteur se doute que le calme n'est qu'apparent: il va ainsi contextualiser les événements initiaux à l'aune d'un contexte plus large, dont l'indice lui est donné à la première page: le roman s'appelle *Turbulences*, et il s'attend donc à ce que des turbulences agitent la fin du vol. Un horizon d'attentes est de ce fait fixé, et cet horizon sera en effet confirmé dans les pages qui suivent, mais sans (ce sera le sujet de la fiction) que les causes et les effets soient accessibles au lecteur. Le contexte de la première hypothèse anticipatoire est donc le suivant, contexte qui n'a pour seule fonction que d'obliger le lecteur à continuer sa lecture¹⁸:

¹⁸ Crichton, auteur notamment de *Jurassic Park*, est l'auteur de ce qu'on appelle des *pages-turners*.

(58) Le contexte de l'incipit de *Turbulences*:



5. Conclusion

Dans cette contribution, nous avons cherché à montrer en quoi consistait le programme de recherche de la pragmatique du discours. Nous avons vu qu'un modèle cherchant à modéliser l'interprétation des discours doit être pragmatique, au sens de la pragmatique inférentielle, et intégrer la notion d'intention globale, ainsi que celle d'hypothèse anticipatoire.

On pourrait maintenant se demander pourquoi les modèles formels du discours, comme la RST, la DRT ou la SDRT par exemple (cf. Mann & Thompson 1988, Kamp & Reyle 1993, ou encore Asher & Lascarides 2003) ne constituent pas des modèles appropriés, notamment pour le calcul de la référence temporelle et des relations entre événements. De fait, les représentations données dans la section précédente peuvent sans difficulté se traduire dans les termes de la SDRT, qui instancie des variables d'individus, d'événements et de temps et calcule les relations temporelles à l'aide d'un ensemble de relations de discours, notamment Narration pour ce que nous avons noté horizontalement et Élaboration ou Arrière-plan pour les relations verticales. À la fin de *Pragmatique du discours*, nous signalons d'ailleurs que ces approches sont tout à fait dans la ligne de recherche que nous préconisons.

Nous aimerions cependant indiquer deux éléments de différence, qui sont peut-être formels, mais qui nous permettent de défendre une approche pragmatique, à savoir sous-déterminée, de la compréhension du discours.

- La première différence tient au fait que, pour nous, la détermination des relations de discours (par exemple pour le calcul de la référence) n'est ni une condition nécessaire ni une condition suffisante à l'interprétation du discours. Wilson & Matsui (2000) ont en effet montré que pour ce qui est de l'anaphore associative (*bridging*), nul n'était besoin de recourir aux relations de discours pour comprendre le lien inférentiel. Les relations de discours ne seraient donc pas nécessaires pour la compréhension. Mais suffisent-elles? Le résultat de la thèse de Roussarie (2001)

montre en effet, dans le cadre d'une recherche sur la génération de texte en SDRT, que la génération de textes basée sur les relations de discours donne des textes auxquels une propriété fondamentale est absente: celle de converger vers le calcul d'une intention globale. Or on se souviendra que cette notion est fondamentale dans notre approche du discours.

- Cela a une implication importante: existe-t-il des critères qui permettent de mesurer ce qui fait défaut aux approches du type SDRT, à savoir la qualité du discours, ce que traditionnellement les linguistes appellent la *cohérence*. Ce qu'une théorie pragmatique du discours doit donc être capable de prédire, ce sont les conditions qui permettent de préciser ce qui fondent nos jugements de cohérence. Dans *Pragmatique du discours*, Anne Reboul et moi avons fait une proposition précise. Les jugements de cohérence sont dépendants de deux critères, la complexité de l'hypothèse globale et son accessibilité:

- (59) a. Plus l'hypothèse globale est complexe, plus le jugement de cohérence est fort.
b. Plus l'hypothèse globale est accessible, plus le jugement de cohérence est fort.

Nous avons donc deux critères précis: ces critères peuvent être testés empiriquement, validés ou infirmés, soumis à discussion théorique. Mais, et ceci n'est pas une moindre contribution, ils sont le résultat d'une théorie consistante du discours.

RÉFÉRENCES

1. Asher, Nicolas & Alex Lascarides. 2003. *Logics of Conversation*. Cambridge: Cambridge University Press.
2. Carston, Robyn. 2002. *Thoughts and Utterances. The Pragmatics of Explicit Communication*. Oxford: Basil Blackwell.
3. Carston, Robyn. 2004. Conférence donnée à l'Institut des Sciences Cognitives, Lyon.
4. Chierchia, Gennaro. 2004. "Scalar Implicatures, Polarity Phenomena and the Syntax/Pragmatics Interface". In Adriana Belletti (ed.), *Structures and Beyond*. Oxford: Oxford University Press.
5. Dennett, Daniel. 1990. *La stratégie de l'interprète. Le sens commun et l'univers quotidien*. Paris: Gallimard.
6. Frith, Christopher D. 1996. *Neuropsychologie cognitive de la schizophrénie*. Paris: PUF.
7. Gazdar, Gerald. 1979. *Pragmatics. Implicature, Presupposition, and Logical Form*. New York: Academic Press.
8. Gibbs, Ray. 1994. *The Poetics of Mind: Figurative Thought, Language, and Understanding*. Cambridge: Cambridge University Press.
9. Grice, H. Paul. 1978. "Further notes on logic and conversation". In *Syntax and Semantics 9: Pragmatics*, Peter Cole (ed.), 113-127. New York: Academic Press.

10. Grice, H. Paul. 1989. *Studies in the Way of Words*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
11. Hauser, Marc D., Noam Chomsky & W. Tecumseh Fitch. 2002. "The Faculty of Language: What is it, who has it, how did it evolve?" *Science* 298. 1569-79.
12. Horn, Laurence R. 1972. *On the Semantic Properties of Logical Operators in English*. Bloomington: IULC.
13. Horn, Laurence R. 1984. "Toward a new taxonomy for pragmatic inference: Q-based and R-based implicature". In: *Meaning, Form, and Use in Context*, Deborah Schiffrin, (ed.), 11-42. Washington: Georgetown University Press.
14. Horn, Laurence R. 1989. *A Natural History of Negation*. Chicago: The University of Chicago Press.
15. Horn, Laurence R. 2004. "Implicature". In *The Handbook of Pragmatics*, Laurence R. Horn & George Ward (eds.), 3-28. Oxford: Blackwell.
16. Horn, Laurence R. 2007. "Neo-Gricean pragmatics: a manichean manifesto". In *Pragmatics*, Noel Burton-Roberts (ed.), 158-183. Basingstoke: Palgrave Macmillan.
17. Jorgensen, J., George A. Miller & Dan Sperber. 1984. "Test of the mention theory of irony". *Journal of Experimental Psychology: General* 113. 112-20.
18. Jackendoff, Ray 1983. *Semantics and Cognition*. Cambridge, MA: The MIT Press.
19. Kamp, H. & Uwe Reyle. 1993. *From Discourse to Logic*. Dordrecht: Kluwer.
20. Lakatos, Imre. 1978. *The Methodology of Scientific Research Programmes, Philosophical Papers, Vol. 1*. Cambridge: Cambridge University Press.
21. Levinson, Stephen C. 2000. *Presumptive Meanings. The Theory of Generalized Conversational Implicature*. Cambridge, MA: The MIT Press.
22. Mann, William C. and Sandra A. Thompson. 1988. "Rhetorical Structure Theory: Toward a functional theory of text organization". *Text* 8 (3). 243-281.
23. Moeschler, Jacques & Anne Reboul. 1994. *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*. Paris: Seuil.
24. Moeschler, Jacques. 1997. "La négation comme expression procédurale", in Danièle Forget, Paul Hirschbühler, France Martineau & Maria-Luisa Rivero (eds.), *Negation and Polarity. Syntax and Semantics*, 231-249. Amsterdam: John Benjamins.
25. Moeschler, Jacques. 2006. "The French tradition in pragmatics: From structuralism to cognitivism". *Intercultural Pragmatics* 3(4). 381-407
26. Moeschler, Jacques. 2007. "Connecteurs et inférence". In Giovanni Gobber, Maria Cristina Gatti & Sara Cigada (eds.), *Syndesmoi: il connettivo nella realtà dei testi*, Milano, 45-81. Milano: Vita e Pensiero.
27. Moeschler, Jacques. À paraître. *Pragmatic Theory, Lexical and Non-Lexical Pragmatics*. Berlin: Mouton de Gruyter.
28. Moeschler, Jacques et al. 1998. *Le temps des événements. Pragmatique de la référence temporelle*. Paris: Kim.
29. Newmeyer, Frederick. 2009. "Peut-on reconstruire la langue des premiers êtres humains?" *Nouveaux cahiers de linguistique française* 29.
30. Noveck, Ira. 2001. "When children are more logical than adults: Experimental investigations of scalar implicature". *Cognition* 78(2). 165-88.
31. Noveck, Ira A. 2004. "Pragmatic inferences related to logical terms". In: Ira A. Noveck & Dan Sperber (eds.), *Experimental Pragmatics*, 301-321. New York: Palgrave Macmillan.
32. Noveck, Ira A. & Dan Sperber. 2004. *Experimental Pragmatics*. New York: Palgrave Macmillan.

33. Pinker, Steven. 1999. *L'Instinct du langage*. Paris: Odile Jacob.
34. Reboul, Anne. 1992. *Rhétorique et stylistique de la fiction*. Nancy: Presses Universitaires de Nancy.
35. Reboul, Anne. 2004. "Conversational implicatures: nonce or generalized?" In Ira A. Noveck & Dan Sperber (eds.), *Experimental Pragmatics*, 322-332. New York: Palgrave MacMillan.
36. Reboul, Anne. 2007. *Langage et cognition humaine*. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.
37. Reboul, Anne. 2008. "L'ironie auctoriale: une approche gricéenne est-elle possible?" *Philosophiques* 35(1). 25-55.
38. Reboul, Anne & Jacques Moeschler. 1997. "Reduction and contextualism in pragmatics and discourse analysis". *Linguistische Ericht, Sonderheft* 8. 283-295.
39. Reboul, Anne & Jacques Moeschler. 1998. *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*. Paris: Armand Colin.
40. Reboul, Anne & Nadège Foudon. 2008. "Acquisition du langage et autisme: le rôle de l'attention conjoint". In *Pragmatique, de l'intention... à la réalisation. Actes du XXIVe congrès de la FNO, Biarritz (9-11 mai 2008)*, 55-72. Paris: Gnosia.
41. Roussarie, Laurent. 2000. *Un modèle théorique de l'inférence des structures sémantiques et discursives dans le cadre de la génération automatique de textes*. Paris: University Paris 7, thèse de doctorat.
42. Searle, John R. 1979. *Expression and Meaning*. Cambridge: Cambridge University Press.
43. Shank, Roger C. & Robert P. Abelson. 1977. "Scripts, plans, and knowledge". In Philip N. Johnson-Laird & P. C. Wason (eds.), *Thinking. Readings in Cognitive Science*, 412-432. Cambridge: Cambridge University Press.
44. Sperber, Dan & Deirdre Wilson. 1996. *Relevance. Communication and Cognition*. Oxford: Basil Blackwell.
45. Sweetser, Eve. 1990. *From Etymology to Pragmatics. Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*. Cambridge: Cambridge University Press.
46. Ter Meulen, Alice. 1995. *Representing Time in Natural Language*. Cambridge, MA: The MIT Press.
47. Wilson, Deirdre & Robyn Carston. 2007. "A unitary approach to lexical pragmatics: relevance, inference and ad hoc concepts". In Noel Burton-Roberts (ed.), *Pragmatics*, 230-259. New York: Palgrave MacMillan.
48. Wilson, Deirdre. 2006. "Pertinence et pragmatique lexicale". *Nouveaux cahiers de linguistique française* 27. 33-52.
49. Wilson, Deirdre & Tomoko Matsui. 2000. "Approches récentes du pontage référentiel: vérité, cohérence et pertinence". In Jacques Moeschler & Marie-José Béguélin (eds.), *Référence temporelle et nominale*, 7-40. Berne: Peter Lang.
50. Wilson, Deirdre & Dan Sperber. 2004. "Relevance theory". In Laurence R. Horn & Gregory Ward (eds.), *The Handbook of Pragmatics*, 607-632. Oxford: Blackwell.
51. Zufferey, Sandrine. 2007. *Pragmatique lexicale et métareprésentation. Étude théorique et empirique de l'utilisation et de l'acquisition des connecteurs pragmatiques*. Genève: Département de Linguistique, thèse de doctorat.